

**BULLETIN**  
DE  
**L'INSTITUT**  
**NATIONAL GENEVOIS**

---

---

**TOME XXV**

---

---

UNIVERSITY  
OF CHICAGO  
LIBRARY

GENÈVE

CHEZ GEORG, ÉDITEUR, LIBRAIRE DE L'INSTITUT GENEVOIS  
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA SUISSE

—  
1883

# NOTICE

SUR

LOUIS VAUCHER

Par M. MARC-MONNIER

---

Louis Vaucher, né à Genève le 14 janvier 1832, écolier du Collège, étudiant de l'Académie, licencié en droit en 1854, élu deux fois, en 1864 et en 1868, substitut du procureur-général, juge de paix en 1871, juge à la cour en 1876, auteur d'un règlement général de police, fondateur d'un journal, la *Semaine judiciaire* indispensable aux hommes de loi, mort le 1<sup>er</sup> octobre 1882. Voilà, en deux mots, la biographie officielle de notre ami. La *Semaine judiciaire* ajoute qu'il avait de qui tenir dans sa famille. Son grand-père, Vaucher-De Lom, fut un savant botaniste ; son oncle et maître, Vaucher-Mestral, un helléniste de premier ordre ; par sa mère, il descendait de P. Mouchon, le patient auteur d'un travail prodigieux: *La table de P Encyclopédie* ; son père, enfin, le pasteur Vaucher-Mouchon, consacra toute sa vie, tout son bien aux autres. Elevé dans un pareil milieu, notre ami fut un esprit très distingué, très orné, un homme intègre, utile, aimable, et il mourut pauvre. Pour montrer ses qualités de magistrat, on pourrait accumuler les épithètes banales ; un seul fait suffit, plus éloquent que toutes les phrases : pendant toute sa carrière de juge de paix, aucun de ses jugements ne fut révisé.

Il nous appartient surtout comme homme de lettres, car il fut membre de la Section littéraire de notre Institut, membre honoraire, il est vrai, mais aussi

laborieux que les meilleurs des effectifs. Dans les dernières années de sa vie surtout, son activité se porta sur quantité d'objets : il fit des cours de droit à l'Université, à la Société des Arts, des conférences sur le Musée Gosse à la Société d'histoire et d'archéologie ; il rédigea pour le *Journal de Genève* une *Chronique judiciaire* fort estimée ; longtemps auparavant, dans des feuilles politiques, il avait fait écumer et pétiller la vivacité piquante et point amère de son esprit. Il donna aussi des articles sérieux à la *Bibliothèque universelle*. On nous a cité de lui une *Etude sur Rabelais* qui n'a pas été retrouvée dans ses papiers : c'était un morceau de fine et forte critique. Il avait le goût des arts, il en avait aussi l'intelligence; ses articles anonymes sur la peinture montraient des impressions très personnelles qui ont plus d'une fois étonné les experts. Mais il ne signait pas, ne recueillit pas même ces articles nombreux qui se sont dispersés avec les feuilles mortes. Il n'a guère mis son nom qu'au bas de ses vers.

Poète, il l'était dans l'âme et le fût devenu tout à fait avec un peu plus de patience et de travail. Entre 1854 et 1857, il fit un assez long séjour à Paris, avec l'intention de se vouer aux lettres. Mais il se découragea trop vite et regretta son pays.

*Allons-nous en loin de la ville  
Au grand fracas triste et moqueur,  
Loin de Paris, funeste asile  
Pour la pensée et pour le cœur...  
Pauvre rêveur, ton âme est pleine  
D'amour, d'espérance et de foi ;  
Allons ! les rives de la Seine  
N'ont pas été faites pour toi...  
Retourne aux lieux qui t'ont vu naître,  
O pauvre oiseau tout déplumé,  
Et tu retrouveras peut-être  
Ton nid tout chaud, tout parfumé,  
Des amis dont les mains ouvertes  
Se refermeront sur ta main,  
Des feuilles plus fraîches, plus vertes,  
Plus de fleurs le long du chemin...*

Ainsi écrivait-il à un ami (Camille Ferrier) : on sent là l'émotion vraie. Plus tard, tout à fait découragé, il s'écriait en brisant sa plume :

Pourquoi faire des vers quand on les fait si mal ?

On le voit, **Louis Vaucher** ne fut injuste qu'envers lui-même. Par bonheur, nous avons sous la main de quoi réviser son arrêt. Voici un fragment que nous

retrouvons dans ses papiers ; André Chénier eût souri en le voyant. Avec de légers coups de ciseau çà et là, ce serait beau comme l'antique :

*...Pourquoi me refuser ta lumière paisible?  
Belle reine des nuits, pourquoi te caches-tu ?  
O Diane, Diane, es-tu donc invisible?  
L'orage cependant n'a pas voilé les cieux;  
Les constellations, signes mystérieux,  
Symboles éclatants d'une langue inconnue,  
Tracent en traits de feu Jéhovah dans la nue...  
Ce nom te fait-il peur, fille de Jupiter ?  
Ta place est vide au ciel, et le ciel est désert.  
Aux cieux où tu régnas, pleures-tu ta défaite ?  
Es-tu sur le Latmos? Es-tu sur le Taygète?  
Cherches-tu sur la rive où se brisent les flots,  
Dans les cendres d'Ephèse ou les rocs de Délos,  
De tes adorateurs les traces effacées ?  
Ou bien rappel les-ta tes nymphes dispersées  
Qui, secouant enfin aux accents de la voix  
L'injuste et lourd repos qui les retient captives,  
Se hâtent sur leur dos d'ajuster leur carquois  
Et te cherchant des yeux, joyeuses et craintives,  
De leurs cris éclatants font retentir les bois ?  
O Diane ! au milieu du chaste et blond cortège,  
Fière de ta beauté qu'on ne peut égaler,  
Tu montres tes genoux aussi blancs que la neige  
Et tu donnes au vent tes cheveux à mêler...  
Prends garde ! en poursuivant le sanglier rapide,  
En perçant de tes traits la biche aux yeux en pleurs,  
Dans ces lieux enchantés où le printemps réside,  
Tu pourrais rencontrer, au pied d'un arbre en fleurs,  
Paré de sa jeunesse et le regard humide  
Un autre Endymion...*

La poésie s'arrête là. Le marbre est brisé, mais c'est bien du marbre ! Quand on peut faire de pareils vers, on ne reste pas longtemps découragé. Louis Vaucher se remit à l'œuvre et la Section littéraire de l'Institut, qui lui offrit un public attentif et sympathique, applaudit plus d'une fois de jolies fables, des comédies sans prétention, qu'il ébauchait d'une main légère, en y mettant la douce malice et la rare finesse de son observation. Devant cet auditoire discret, il eut pu lire encore bien des poésies lyriques très senties, très émues ; s'il ne l'a

pas fait, c'est que peut-être il ne voulait pas livrer tout son cœur. Peut-être aussi dédaignait-il injustement ces poésies datant de sa jeunesse.

Nous savons qu'aux derniers jours de sa vie il brûla des liasses de manuscrits, et qu'à la prière de son frère, il ne laisse subsister que deux cahiers sur lesquels il écrivit au crayon de sa main mourante : « Essais sans valeur. »

L'Institut national veut sauver de l'oubli quelques-unes de ces productions. Il a déjà publié dans son Bulletin *l'Eléphant blanc*. Une de ces agréables comédies que Vaucher lisait si bien, une pièce encore inédite paraîtra bientôt, les *Avis charitables*; suivront des élégies, des sonnets, des fables qui n'ont eu aucun lecteur, une traduction de *Françoise de Rimini*, le plus touchant épisode de la *Divine comédie*. Le traducteur, en suivant Dante vers à vers et en s'imposant toute les difficultés de la terzine, les a surmontées avec une aisance et une liberté de main qu'on ne saurait assez admirer. A notre humble avis, aucun poète français, pas même Antony Deschamps, n'a rendu aussi bien la lettre et l'esprit, la musique et la grâce de ce chef-d'œuvre. Notre ami a laissé encore l'ébauche d'une tragédie en cinq actes et en vers, intitulée *Stéphanie*. Une scène de cet ouvrage montrera ce qu'eût pu faire Vaucher en persévérant dans le grand art. Le théâtre l'attirait dans ces derniers temps, il rêvait un drame sur Calvin et il traduisit en vers français *Le roi Henri IV* de Shakespeare. C'est pour la scène qu'il écrivit son *Morgarten* (1). Rappelons-nous le mérite et le succès de ce poème dramatique, dont l'édition fut épuisée en quelques jours? Le poète avec une habileté remarquable avait su mêler la Action à l'histoire et trouver une situation très émouvante: une affaire de cœur étroitement liée au grand intérêt patriotique, une catastrophe domestique attristant sans le diminuer le triomphe national. Des sentiments très dignes et très nobles, simplement exprimés en vers faciles, élégants, d'un charme uni, d'une chaleur douce et parfois d'une belle fierté, voilà ce qui a séduit le petit nombre d'heureux qui sentent et comprennent la poésie.

Tel était le poète, mais ceux qui nous écoutent sont loin de connaître encore l'ami que nous avons perdu. Il fallait le voir dans un cercle intime, au dessert, quand la causerie devenait générale ; son visage alors s'animait, s'affilait, s'aiguissait, les yeux pétillaient derrière le pince-nez, le sourire allongeait ses lèvres fines et avant qu'il eût ouvert la bouche, on sentait déjà le flux d'idées étranges qui allaient jaillir. Il parlait comme Mercutio, comme Hamlet, nageant en pleine fantaisie avec cette gaité d'imagination qui n'est comprise que des artistes, et accentuant le paradoxe avec une petite voix de tête, un geste saccadé qui mettait tout le monde en belle humeur. Heureux temps où l'on soupait au lieu de banqueter, où l'on causait drôlement au lieu de porter des toasts, où les

esprits fins ne devaient pas se mettre à la portée de la foule. Ne fût-on que trois, le nombre des grâces ou neuf tout au plus, le nombre des muses, il y avait assez d'idées folles pour égayer toute une nuit. La malice n'était point méchante, l'escrime joyeuse ne tuait personne, le cliquetis des opinions amusait la galerie sans faire de mal ; en ce temps-là, on pouvait être heureux sans qu'il y eût de victime. **Louis Vaucher** n'a jamais blessé aucun de ses amis. C'est ainsi qu'il a pu attirer et garder tant d'affections fidèles. Il était sympathique, parce qu'il était bienveillant ; il savait que le meilleur moyen de plaire aux autres, c'est encore de leur faire plaisir. Cette parfaite courtoisie qui lui avait particulièrement valu l'amitié des femmes — elles le recherchaient toutes — c'était bien chez lui la fleur de la charité; il avait plus que tout autre cette vertu suprême, celle qui est bonne, point envieuse, point insolente, sans aigreur et sans orgueil, parfaitement désintéressée, ne se réjouissant pas de l'injustice, ne se réjouissant que de la vérité, ne soupçonnant point le mal, excusant tout, supportant tout.

Tel fut **Louis Vaucher** pour ceux qui l'ont connu de près, mais il en est un autre encore, connu de lui seul et qui ne s'est révélé qu'à la dernière heure. Ce comique si drôle qui eût été un excellent comédien — ceux qui lui ont vu jouer dans un salon le rôle de Jodelet en rient encore — cet humoriste charmant qui ne nous montrait que le côté fantasque de son esprit, gardait pour lui le meilleur de son\* âme. Notre ami avait des goûts de campagne et de solitude ; il disparaissait souvent des semaines entières et nous le croyions occupé à courir les bois en quête de champignons. Mais il méditait alors et il souffrait ; il a connu toutes les angoisses de la pensée et ce profond abattement, indifférence chez les uns, scepticisme chez les autres, qui suit l'orage intérieur :

*Votre foi, votre orgueil ont retenu vos pas,  
J'étais las dans ce temps des tourments de l'esprit,  
J'étais las de chercher la vérité pour guide,  
Las de ce que l'on pense et de ce qu'on écrit,  
Las de creuser l'idée et de la trouver vide.  
Le néant m'attirait, le doute avait vaincu,  
Et, pour mieux blasphémer, calme et sans épouvante,  
Je suspendais alors ma course haletante,  
Insultant l'idéal que j'avais entrevu.  
Tous avez éprouvé comme moi ces tortures,  
O poètes rêveurs, pâles amants du beau ;  
Votre cœur a saigné de toutes ces blessures,  
Et ma douleur pour vous n'aura rien de nouveau.  
Mais lorsque vous étiez au fond de cet abîme,  
Dites-moi, quelle main vous en a retirés?  
Quelle onde a rafraîchi vos gosiers altérés?*

*Qui fit luire à vos yeux une clarté sublime?  
Êtes-vous remontés par des sentiers fleuris  
En prenant dans vos mains des buissons sans épines?  
Vous êtes-vous traînés, les mains, les pieds meurtris,  
Sur les cailloux roulant à travers les ruines?  
Mais pour moi, c'est l'amour, moi qui n'y croyais pas.*

L'amour, en effet, devint la force de sa vie et lui imposa des devoirs qu'il a très vaillamment acceptés et supportés. Ses cahiers de vers écrits pour lui seul et condamnés par lui-même à l'oubli, nous montrent encore chez notre ami, que nous prenions pour un épicurien, un fond très singulier de stoïcisme. Même dans les années de jeunesse et d'insouciance, il se plaisait à regarder la mort en face et il l'attendait sans peur.

*Jeune homme, pourquoi donc répétez-vous sans cesse:  
« Seigneur, la vie est courte » — et vous comptez vos pas,  
Vous frappez votre front et vous dites : « Hélas !  
O destin, ô malheur ! le temps fuit, le jour baisse... »*

*Pour moi, si je pouvais retenir ma jeunesse,  
M'asseoir sur le chemin qui conduit au trépas,  
Non ! si je le pouvais, je ne le ferais pas,  
Et je croirais sans doute agir avec sagesse.*

*Dans un vin généreux j'ai puisé la gaité,  
Mes amis ont souri, mon aimée a chanté.  
Je l'aime, elle était là près de moi tout à l'heure ;  
Le jour a ses splendeurs, la beauté ses attraits,  
Les nuits ont leur silence et leurs charmes secrets,  
La vie a ses plaisirs — mais la mort est meilleure.*

Quand on se dit sans témoin de pareilles choses, à vingt-quatre ans, on est armé pour le combat suprême. Nous comprenons maintenant les dernières années de notre ami. Il savait qu'il n'aurait pas longtemps à vivre, il se sentait, sans le dire à personne, atteint d'une de ces maladies qui ne pardonnent pas. Un coup violemment douloureux, la mort de sa fille, hâta le progrès du mal qui le dévorait lentement. De loin, de très loin, il vit la mort venir et l'éloigna tant qu'il put; sans la craindre, pour faire son devoir jusqu'au bout. Il la voyait si nettement s'approcher de jour en jour, d'heure en heure, qu'il put annoncer l'instant où elle l'atteindrait. Ses derniers entretiens furent d'une sérénité, d'une dignité plus qu'humaine. Il ne regrettait de la vie que ses charges, ne tremblait que pour l'avenir de sa famille, pour les cinq enfants qu'il avait soutenus seul

jusqu'alors et qui allaient lui tomber des bras. Pauvre Vaucher ! nous ne l'avons vraiment connu qu'à la dernière heure. Ses meilleurs amis l'estimaient fort et l'aimaient bien, mais pas assez.

(1) *Morgarten*. poème dramatique par Louis Vaucher. Genève, Fick. 1876.